

LE SYSTÈME COLONIAL, LA MANIFESTATION DE LA VIOLENCE DE L'EMPIRE

Ebisseli Hyacinthe NOGBOU
Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)
Département de Philosophie

Résumé

Le texte présente l'empire colonial dans son rapport interactif des intérêts des différents groupes en présence. Il présente dans une forme du refus et de l'acceptation, un lien fort entre le colon et le colonisé. Curieusement, ces deux entités se trouvent y être réunies par ce qui devrait les séparer : la violence. Face à la puissance politique du colon exprimée par la violence, se trouve positionné la violence du colonisé comme expression de défense. Au regard de cette situation, la présente contribution propose d'analyser la nature des deux forces en présence dans la colonie pour comprendre le caractère de la violence.

Mots-clés : Colonisation, Violence, Antagonisme, Politique, tribale

Abstract

This paper presents the colonial empire in its interactive relationships between the interests of the different groups concerned. In a form of refusal and acceptance, the paper puts the emphasis on the strong ties between the colonizer and the colonized. Strangely enough, these two entities are united by what should set them apart, that is, violence. Facing the colonizer's political power expressed through violence, is erected the violence of the colonized, as an expression of defense. With regard to this situation, this contribution proposes to analyze the nature of the two forces involved in the colony in order to understand the nature of the violence each group resorts to.

Keywords: Colonization, Violence, Antagonism, Politics, Tribal

Introduction

L'humanité à travers son histoire du XIX^{ème} siècle, porte les stigmates de la barbarie de l'homme manifestée par la colonisation. Cette dernière prend appui sur la servitude, lorsqu'elle ne vise pas suppression des communautés. En réalité, la colonisation est fondamentalement une occupation, qui vise l'extension de la souveraineté territoriale d'un Etat sur un territoire considéré comme n'appartenant à aucun groupe organisé et qui, par conséquent peut être annexé ou vassalisé. Cela induit une migration des colonisateurs, soit en petit groupe, soit en grand nombre. Ce phénomène migratoire qui s'exerce par la force, Georges Balandier le qualifie de "situation coloniale". Il s'agit pour ainsi dire de l'application d'une violence spécifique qui touche, les relations entre deux communautés : les autochtones et les arrivants, tout comme l'espace politique et son organisation infrastructurelle qui va être délité, désorganisé.

Cette violence affecte pour l'essentiel la cité tribale dans son organisation et sa gestion. C'est d'ailleurs ce qui explique la définition politique accordée dans l'appréciation de la colonisation. Ainsi, l'on s'accorde à admettre que la colonisation est d'essence politique. Cette inclinaison induit une disposition du pouvoir politique visant les rapports de domination du système colonial sur les communautés tribales. Nous voici en face de la vacuité et du fait chimérique des principes fondateurs des Droits de l'Homme que sont la liberté et l'égalité, de sources au fondement de la société. Pour atteindre son but, la colonisation se veut être un pouvoir impersonnel. D'ailleurs, par essence et pour l'objectif visé, le système colonial est non démocratique et absolutiste. Cela est caractérisé par asservissement des peuples et leur exclusion de la gestion de la chose publique, tout comme de leur propre vie.

Dans cette société ainsi organisée, les responsables de la communauté coloniale ayant assujettis la communauté tribale, se présentent comme maîtres et possesseurs des sujets de la colonie. La tension devient palpable. Il naît désormais un rapport de force. Cette propriété politique de la colonisation fondée sur l'expression des rapports de force, engendre un climat de violence. Plus que jamais, la colonisation a ses racines dans l'usage de la force et se justifie dans la violence. La matérialisation de cette violence est le travail forcé, l'exploitation de l'indigène réquisitionné pour l'entreprise coloniale. La colonisation s'alimente pour l'essentiel des idéologies raciales. Celles-ci sont matérialisées par des tueries coloniales. C'est Yves Bénot à travers les Massacres coloniaux qui nous instruit fortement. Naturellement, la violence de l'exploitation économique va

de pair avec celle du délitement de la société tribale. En même temps que la violence creuse davantage le fossé séparant les deux communautés, elle construit les avantages économiques et structureaux faramineux pour assoir la puissance hégémonique du colon.

Face à ce chaos dans l'organisation sociétale, le système colonial, en catégorisant les populations ne vise-t-il pas n'est-il pas l'établissement d'une différence d'obligation et de droit entre colonisés et colon ? En quels sens l'opposition permet de dire de la colonisation qu'elle est d'essence violente ?

Cet article dévoile le drame de la violence dont se sert la colonisation pour justifier et faire accepter l'inégalité entre les hommes, l'exploitation de l'homme par l'homme et enfin la domination et l'assujettissement de l'homme. Il présente cette relation de subordination en faveur du colon. De même, se veut dans une vision marxienne, présenter la dialectique des forces opposant les deux forces en présence.

1. La colonisation et la violence

C'est à la lumière des réflexions de La Genèse du capital écrites par Marx, et en nous référant à sa thèse, que l'on voit comment il décrit pour ensuite analyser les procédés d'accumulation primaire de richesse de l'époque capitaliste. Pour l'essentiel, la stratégie capitaliste de de création et d'accumulation prend appui sur l'emploi de la force. Face à cet état de fait, il pense que, la violence amène les facteurs économiques à jouer des rôles portent l'évolution de l'humanité. La violence est le fondement de l'état économique par le principe qu'elle porte en elle les clauses économiques dominantes. En effet, les moments de paix d'un peuple sont des pages blanches et ne sauraient constituer son histoire. Et, chaque étape de l'histoire des peuples se franchie par la violence. Tout comme l'accouchement se fait dans la violence, l'accouchement de toute nouvelle société se fait dans la douleur et sort parfois même dans ses flancs pour laisser aller dans l'agonie l'ancienne société qui ne peut cohabiter avec la nouvelle. Les forces sociales s'organisent en contrepouvoir pour former une résistance à la violence exercée par le colon sur elles. C'est le droit coutumier des peuples contre le despotisme des intérêts coloniaux. Ceci s'apparente fort bien à la vision de Marx qui voit en l'histoire une lutte de classes qui conduit à l'abolition des classes. Il dit dans le *Manifeste du parti communiste* que « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes » (Karl Marx,). C'est grâce à l'histoire, en sa qualité de moteur de changement social qui, instruit le mouvement social que les forces politiques rétrogrades sont

détruites. Avec lui, l'élément motriciel de la violence, c'est l'accumulation primitive du capital. La course au gain donne une relative autonomie à la violence qui au fil du temps passe de servante à maîtresse dans la matrice économique. Son omniprésence, mais surtout son omniprésence booste l'économie. C'est d'ailleurs cette vision qui justifie l'introduction forcée de la colonisation dans ces contrées considérées comme non occupées. En effet, « L'essence de toute colonie consiste en ce que la masse du sol y est encore la propriété du peuple et que chaque colon peut s'en approprier une partie qui lui servira de moyen de production individuel, sans empêcher par-là les colons arrivant d'en faire autant (Karl Marx, 1978, p.115)», nous dit Marx.

Le poids des féroces activités de la colonisation et leur immensité est la marque de la plus importante et de la plus grave des effets engendrés par cette épopée. Avec barbarisme, la colonisation trahie, change et bouleverse l'histoire des peuples conquis. Pour corroborer le tout, elle impose par la coercition un nouveau mode de vie et un nouveau modèle de gestion extérieurs et étrangers au peuple. Balandier à propos de ces faits, estime qu'il serait impossible, voir criminel, de passer sous silence ce fait à l'origine des réactions des peuples embastillés et annexés. Cependant, il y a une forme d'explication de certaines de leurs actions que le penseur qualifie d'ailleurs de situation coloniale. Cette situation coloniale, affronte et sape les fondements des groupes ethniques et des tributs asservis. Nous assistons à l'écroulement de l'organisation sociale traditionnelle, le morcellent et l'atomisation des groupes de populations pour une recombinaison artificielle des espaces et des populations. Cette réorganisation ne tient nullement compte d'aucun facteur historique, sociologique encore moins politique de l'ancien espace géographique et politique. Les populations autochtones sont déconfites. Elles subissent une désintégration brutale qui les transforme de fond en comble. Tout ceci influe sur la naissance du pouvoir colonial né de la violence des antagonismes. Le pouvoir colonial qui a entraîné la déflagration de l'espace politique, social, culturel et sociologique traditionnel, vient aux autorités tribales sous la forme du réel social et sa figure dans la dissolution de la société précoloniale. « Le fait colonial soutient Achille Mbembe est la mise en forme institutionnelle de la visée destructrice dont la race est porteuse (Mbembe A., 2005, p. 151)».

L'on parle de fait colonial lorsque les rapports techniques et les rapports de domination sont aux mains d'une 'minorité étrangère' qui les établit à son profit, par le fait de sa supériorité sur une 'majorité autochtone' dont, dans l'absolu, tout les sépare. Leur origine, la nature et l'état des

relations contractées qui fondent les colonies sont tellement antithétiques que nous faisons face à une solution instable. Comment faire marcher ensemble une société minoritaire de colons utilisant la violence comme moyen et une société majoritaire de colonisés subissant la barbarie de l'imperium colonial. C'est le lieu des affrontements inéluctables de deux groupes sociaux organisés. Face à une société à "non chrétienne", à "économie retardée", au "rythme lent", se pose "une civilisation à machinisme", cette "minorité étrangère". Cette situation présente nettement les postures de chaque groupe social dans l'Etat colonial. On peut les traduire par des concepts très variés mais se regroupant en deux centres d'intérêt. La "majorité autochtone" à l'emplacement "d'infériorité" et la "minorité étrangère" placée en "supériorité". A cela faut aussi ajouter rapports de "domination" et "le rôle d'instrument" que la "minorité étrangère" impose à la « majorité autochtone ».

Pour Georges Balandier la prééminence coloniale est «la domination imposée par une minorité étrangère, racialement et culturellement différente, au nom d'une supériorité raciale ou technique et culturelle dogmatiquement affirmée, à une majorité autochtone matériellement inférieure. (Balandier G., 1963, p. 34) ». Il précise que les conflits résultant de la situation coloniale procèdent de « la mise en rapport de civilisations hétérogènes (Balandier G., 1963, p. 34) ». Cette rencontre de deux entités que tout oppose, Balandier la traduit en ces termes :

une civilisation à machinisme, à économie puissante, à rythme rapide et d'origine chrétienne s'imposant à des civilisations sans techniques complexes, à économie retardée, à rythme lent et radicalement non chrétien; le caractère antagoniste des relations intervenant entre les deux sociétés qui s'explique par le rôle d'instrument auquel est condamnée la société dominée, la nécessité, pour maintenir la domination: de recourir non seulement à la force mais encore à un ensemble de pseudo-justifications et de comportements stéréotypés ... (Balandier G., 1963, p. 34-35.)

Ces comportements stéréotypés dont parle Balandier, copient et se fondent principalement, sur la caractérisation du colonisé et son exploitation par le colon. Il résulte de cette différenciation, que les colonisés sont entièrement dominés dans leur personne et dans leur vie par la société technico-économique des colons dans laquelle, les rapports qui se sont noués sont, concomitamment et totalement, des rapports politiques, c'est-à-dire des relations de domination. Ces rapports de domination s'appliquent à la fois sur des hommes que sur les communautés tribales autrefois relativement autonome. L'opposition au pouvoir tribal n'est que la face la plus étonnante de cette lutte pour la construction d'une société policée. Faire taire les chefs des communautés tribales ne

donne pas de facto le droit aux colons une maîtrise de la société, il reconstituer la société dans son entièreté. Pour se faire, l'on engage une destruction programmée des formes de "socialisation" intermédiaire formée dans le monde tribal. Il s'agit de la destruction des communautés naturelles dans sa totalité formée des communautés villageoises, des communautés tribales, des clans familiaux.

Cette déconstruction violente consacre le pouvoir du colon sur le colonisé. Cette forte domination est la matérialisation du pouvoir destructeur de la colonisation. En atteste Engels décrivant l'occupation en Algérie : « Ce pays malheureux a été l'arène d'incessantes effusion de sang, de rapines et de violence. Chaque ville, grande et petite a été conquise successivement au prix d'immenses sacrifices. Les tribus arabes et kabyles (...) ont été écrasées par de terribles razzias (Engels F., 1977, p. 190) ».

Pour ainsi dire, la violence coloniale n'est perceptible que dans le rapport de pouvoir sur lequel elle s'inscrit, dans la détermination des antagonismes de force et dans l'indication du foyer du pouvoir. Ainsi, malgré son inaptitude à jouer le rôle de réorganisateur des communautés tribales, puisqu'agissant comme maître et possesseur du territoire colonial, et s'attelant à la pacification pour à avoir une mainmise, la colonisation reste violente dans ses fondements. Cela est d'autant plus vrai qu'elle trouve toute son essence dans son mode d'exploitation économique et dans sa nature non démocratique. Ce n'est le principe démocratique de l'Etat qui confère à la colonisation sa légitimité, encore moins l'ordre symbolique religieux du pouvoir tribal, mais plutôt la ségrégation raciale. Cette dernière est déterminée elle-même par la violence exercée par le colonisateur sur les communautés tribales et les ressources naturelles. « Le pouvoir colonial rend manifeste la construction politique qu'il entend perpétuer : la colonisation repose sur le maintien de la population colonisée dans une situation subordonnée (Branche R., 2010, p. 29-42) ».

Cette situation de dépendance est pour ces organisations tribales, un vrai défi politique et conceptuel. Son adoption obligatoire et son application sont elles aussi très ambiguës. La colonisation en sa qualité d'action physique, est cette entité qui récuse les réalités socioculturelles, tribales et linguistiques, qui sont l'expression des caractéristiques importantes à la reconnaissance et à la cohabitation pacifique entre les différents peuples colonisés. Ainsi, se justifie pour les indigènes le fait que, cette situation d'infériorité qui leur est imposée, est concrète et visible parce qu'elle modifie tous les contrats que les peuples ont adopté depuis très longtemps. Plus grave

encore, la colonisation promeut l'expression de la violence, l'obligation et commet des crimes pour amener les indigènes à exécuter les ordres dictatoriaux. Pour ainsi dire, l'objectif qui est visé ici, est d'aller à la l'indépendance des colonisés. Par conséquent, il faut provoquer des crises ainsi que le pense Marx, chaque société porte en son sein des oppositions et des forces antagonistes. Le plus important des antagonismes sociaux dit-il, est la lutte des classes. A chaque forme de société correspond une forme nouvelle de cette lutte. « Toute lutte de classes est accompagnée d'une lutte politique pour la conquête du pouvoir (Adéodat C-M, 1912, p.)». Cette pensée de Marx est corroborée par ce qui se passe au Dahomey où, « Tous les jours, hommes et femmes, même ceux qui ne doivent plus rien au fisc, sont arrêtés, ligotés, fustigés, sous prétexte de mauvaise volonté dans le paiement des impôts. C'est ainsi que la plupart pour faire face au paiement de impôts ... mettent leurs propres enfants en gage (Mamdani M., 2004, p. 221)».

La désintégration et la modification des communautés tribales réalisées par le colonisateur ont engendré extrême violence. La laideur de cette violence se manifeste incontestablement par cette manifestation de la politique de désintégration du pouvoir indigène. Il s'agit de ramollir l'autorité tribale. Mais au-delà, promouvoir le refus d'acceptation des nouvelles couches sociales. Ces nouvelles forces sociales, produits de la colonisation, ainsi que le présente Marx, sont en désunion avec l'organisation sociale tribale dans laquelle elles n'ont plus leur place. Disons en paraphrasant Marx que, la production du capitalisme engendre, avec l'inexorabilité d'une loi de la nature, sa propre négation. Ainsi, ces nouvelles couches sociales créés par le colon comme celles créés par le capitalisme, réagissent contre le pouvoir colonial et sa politique de violence. Marx pense à juste titre que, la violence permet d'accoucher d'une société libre, de renverser les rapports de classes par une insurrection.

Les raisons qui poussent les colonisés à l'insurrection, on les trouve pour l'essentiel dans les failles du système colonial. Les populations autochtones face à la violence des colons se trouvent dans l'obligation d'user de la violence pour mettre fin à la violence coloniale. De façon claire, la violence que subissent les indigènes fait naître cette prise de conscience qui doit conduire à un changement qualitatif de leur situation. A ce niveau tous les esprits s'accordent. Les penseurs et défenseurs de la monarchie eux-mêmes qui sont défendent le grand principe de la soumission d'une communauté à un roi, promeuvent curieusement l'idée selon laquelle le corps social doit se réserver le droit de résister dès que le roi viendrait à violer les droits naturels de la communauté.

Ces penseurs trouvent superflu le fait de se tourner vers la décision d'un individu. De fait, ils recommandent une résistance politique, action des « magistrats et officiers du royaume ».

La différenciation faite entre une violence au bout de laquelle l'on se libère et celle dite oppressive trouve son importance dans le débat philosophique et sert à légitimer les révolutions. La violence libératrice se dévoile comme l'ultime issue de la gloire de la raison dans l'histoire à partir du moment où elle garantit l'avènement d'un nouvel ordre construit sur la base du droit naturel, l'assentiment du peuple et son inaliénable souveraineté. La légitimité de la violence émancipatrice nous paraît être le nœud borroméen de la thèse que défendent Marx et Engels lorsqu'ils soutiennent que le passage au socialisme est impossible sans luttes acharnées. Pour ces deux penseurs, ce n'est pas évident que ceux qui exploitent acceptent d'être dépouillés de leur pouvoir sans chercher à user des moyens les plus extrêmes pour les défendre et les conserver.

Les penseurs qui promeuvent la théorie de l'exigence de renverser l'ordre préétabli par la violence, certains s'interrogent sur la proportionnalité entre les fins recherchées et les moyens employés. D'autres comme Kant et Burke la contestent. Ils estiment que, l'homme sensé ne peut admettre le degré élevé de la violence exercée, même pour une lutte libératrice : « Massacres, tortures, potences ! Voilà vos droits de l'homme, voilà les fruits des déclarations métaphysiques lancées à la légère, puis honteusement rétractées (Burke E., 1989, p. 283)».

En tout état de cause, si opposer la violence à la violence génère massacres et tristesse, ainsi que le soutient Burke, ne serait-il pas bon de voir dans le cas du système colonial qui est lui-même comme une forme en mouvement, un processus dialectique qui ne se résout que par la contradiction. N'est-ce pas de la réponse de la violence du colon qui conduit à la contre-violence du colonisé que peut se résoudre cette contradiction ? Le fait de ne pas réussir à déshumaniser le colonisé ne se retourne-t-il pas contre le colon pour arriver à son aliénation ? Par ses gestes, le colon ne fait-il pas renaître de façon plus vivace, l'humanité qu'il essaie de détruire chez le colonisé ?

2. La violence coloniale une contradiction active

La violence provenant de la colonisation ne procède pas obligatoirement de l'essor de la colonisation même si, celle-ci est la manifestation déchainée des configurations de violences. La violence est innée au principe même de coloniser. D'ailleurs, le propriété violente est co-naissante

à la colonisation ; elle est latente au centre même du process de création et de développement de la colonisation. Dans les premiers moments de la colonisation, l'on trouve des configurations violentes explosives. Pendant que les changements interviennent, le lien interne des forces se transforme, la violence au préalable forte et dominante s'accroît de plus en plus. « Les armes dont la bourgeoisie s'est servie pour abattre la féodalité se retournent aujourd'hui contre la bourgeoisie elle-même. Mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui la mettront à mort : elle a produit aussi les hommes qui manieront ces armes, les ouvriers modernes, les prolétaires (Marx K., 1970, P. 18) ».

L'exigence des formes explosives évolue de façon exponentielle. « Entre le colonisateur et le colonisé, il n'y a aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant et l'homme indigène en instrument de production (Césaire A., 1955, p. 23) ». Avec Césaire, on comprend que l'avènement de la colonisation exige une réforme et une restructuration de l'organisation des appareils de gestion de la société. Cette nouvelle orientation de la société définit les canons, les règles, la nomenclature du nouveau système ainsi les postures que les deux faces de la société que sont les colons et les indigènes doivent avoir. L'arrivée des nouvelles normes impliquant une réorganisation, la catégorisation et les changements inadaptés à la société traditionnelle se présentent comme le prodrome actif d'une future implosion des formes. Juste être patient pour attendre le temps de la maturité. « À ce degré de maturité complète du phénomène, précise Rosenthal, certains traits et aspects propres aux formes inférieures, historiquement antérieures, sont particulièrement bien affirmées (Rosenthal M., 1959, p. 398)». Quand ce moment sera atteint alors, les gènes des contradictions présente se seront transformés en actions de mise à mort d'un système parvenu à saturation.

Principalement, le déploiement de la pensée coloniale exige des arrangements internes à la nouvelle société, née de la combinaison entre la société indigène et la société de type coloniale. Les nouveaux rapports influencent le colonisé et le transforme. Cette transformation affecte toute la sphère de la société, au point qu'elle agit désormais sur les rapports entre le colon et le monsieur colonisé qui arbore une nouvelle identité. Les formes de coopération anciennement pacifiques, subissent une transformation pour s'afficher violentes. Leurs rapports bien que dominés par la colonisation qui est plus forte, sont néanmoins interactifs, de sorte qu'il n'y a pas seulement que le

colon dans l'espace colonisé. Cette forme des rapports est elle-même le lieu du « processus dialectique engageant des transformations croisées (Bancel N., 2005, p. 85) ». Ces nouveaux rapports se passent sous le sceau de la violence du choc des intérêts que les deux communautés ont en commun. Pour ainsi dire, la colonisation est la manifestation de la violence. Son essence s'identifierait à l'acte même de la brutalité. Le colonisé n'a plus son indépendance et sa liberté lui échappe. Le monde dans lequel ce dernier évolue se trouve être celui des inégalités visibles et actives. Ici, la cohésion le ciment de l'intégration au tissu social n'est pas un acte volontaire, mais plutôt un acte assuré par la violence. L'acte de la violence fait du colonisé un asservi. Il semble que le colonisé ne puisse rien faire d'autre que de penser un projet libérateur. Cela est d'autant plus vrai que, la violence manifestée par le colonisateur à l'encontre du colonisé œuvre à le conduire sur le chemin de la perte de son humanité. Lutter pour la restauration de cette humanité perdue, dans les postures du colonisé et de la gourmandise du colonisateur ne peut se faire que par la violence. Le colonisateur ne négociant pas, le colonisé ne peut retrouver sa liberté que par la violence.

De façon générale, la violence coloniale est le lieu d'un rapport d'opposition entre les deux contraires, le colonisé et le colon, qui se nient réciproquement au sein de l'unité qu'ils forment et qui constitue l'essence de l'esprit colonial. Ainsi, la domination et l'asservissement colonialiste présente une figure dialectique du rapport entre colon et colonisé. Ce rapport est semblable à la dialectique du maître et de l'esclave chez Hegel. Avec lui, la libération de l'esclave n'est possible qu'à travers son objectivation par le travail. Il se construit dans sa propre négativité et parvient, grâce à ce moyen, à s'émanciper. De là, suit que le maître devient dépendant et perd sa liberté puis qu'il ne se rattache aux choses qu'à travers l'esclave. La seule chose qu'il sait faire, c'est de diriger des activités déterminées dans l'optique d'aller à la reconnaissance. A contrario, l'esclave médiatise la gratitude dans son combat contre le milieu naturel dans lequel il évolue. En effet, par le biais du produit de son travail, il va inverser le rapport de domination pour parvenir à la réalisation du monde humain : l'égalité. « La praxis colonialiste engendrée par l'appareil colonial a soutenu ces relations de production qui définissent deux sortes d'individus : l'un le privilège et l'humanité ne font qu'un; il se fait homme par le libre exercice de ses droits; pour l'autre, l'absence de droits sanctionne sa misère, sa faim chronique, son ignorance, sa sous-humanité (Sartre J.P., 2002, p. 23) ». Nous faisons face au procès de reconnaissance.

La dialectique hégélienne est proclamée à travers ce procès. Cette démarche considère que le cumul des mutations quantitatives progressifs conduit à des changements qualitatifs soudains, qui s'opèrent par irruption. La norme reconnue à la dialectique justifie la caractéristique brusque et violent du colonisé. Est donc dialectique, la violence coloniale dans laquelle le colonisé est nié par le colon dans son ipséité même. La destruction du colonisé engendre en retour le développement de la violence continue chez lui. Ainsi, l'essor de la violence coloniale signifie l'abolition d'un des contraires. Par cette suppression, la violence coloniale conduit à la nécessité d'une transformation des bases matérielles du colonisé pour que son essence se transforme. A partir de cet instant, le colonisé est amené à nier le colon. Cette posture de vengeance du colonisé conduit à la naissance d'une autre forme de violence : ici, le colonisé est séparé du colon au sein de l'unité de résolution. Dans cette conception des choses, la forme insurrectionnelle est tenue pour modèle obligatoire. « Dans l'impatience du colonisé, le fait qu'il brandisse à bout de bras la menace de la violence prouve qu'il est conscient du caractère exceptionnel de sa situation (Frantz F., 2002, p. 31)».

À cause de la violence négative, le colonisé essaie de ressusciter son être d'origine à travers cette même violence. C'est dire que la violence permanente produit en retour une violence qui va accoucher une conscience nationale et un désir de souveraineté des peuples conquis. Cette action ruine l'intention de créer l'empire colonial. Car la violence conduit à la transformation dégradante du pouvoir politique des colonisés et bloque par là même l'expression illimitée du pouvoir colonial. Il y a là une violence qui se traduit dans la forme explosive de la colonisation.

Par explosion, l'on parle de la violence avec laquelle la colonisation s'impose. La colonisation est un acte d'action négatives sur les colonisés. Elle est un phénomène violent du fait de son imposition et non d'une adoption volontaire des peuples. Très souvent, l'on sépare de façon mécanique les changements quantitatifs et les changements qualitatifs. En réalité, tout changement, même lorsqu'il s'agit du changement colonial, est à la fois quantitatif et qualitatif. La colonisation, dans l'essence de sa logique, est un acte d'opposition entre les forces coloniales en présence. Entre la quantité et la qualité coloniales, il y a similitude et consensus. Les phases coloniales d'accumulation de changements quantitatifs sont celles où l'aspect essentiel est celui des changements quantitatifs et où « les transformations qualitatives (Rochet W., 1970, p. 78)», selon l'expression de Waldeck Rochet.

Ainsi, les changements quantitatifs arborent un aspect qualitatif, dynamique. Il s'agit de la rupture de l'ancienne qualité qui transforme totalement la cadence des changements quantitatifs et en suscite de nouveaux. Étudié plus profondément, la mutation coloniale intègre un grand nombre de changements qualitatifs plus violents. Dans ce sens, la violence que produit le colonisé a lieu dans un endroit précis de l'accumulation des changements quantitatifs qui s'opère mécaniquement grâce à la violence des changements qualitatifs globaux ; ceci dans le sens où cette violence se réalise irrévocablement en prenant en compte tous les changements décisifs. La colonisation n'est pas un fait déjà et réalisé ; elle est une force active, une motrice de l'histoire. À travers la violence elle réorganise les communautés tribales. La mutation de ces communautés s'opère avec une dispersion dans le temps qui se manifeste par un étalement du changement. La forme explosive de la violence coloniale apparaît, dès lors, dans toute sa cruauté. Ainsi, l'explosion de la violence coloniale dévoile la forme dépendante de l'essence de la colonisation. Cela fait dire à Marx qu'« Il est absolument nécessaire que les éléments séparés de force, qui par essence vont ensemble, se manifestent par des explosions violentes comme séparation de quelque chose qui par essence va ensemble : l'unité s'établit par la violence (Marx K., 1980, p. 84) ». Cette pensée du penseur allemand exprime que les explosions coloniales ont pour origine les contradictions du système colonial lui-même. Autrement dit, il s'agit de la posture où le colon s'oppose à l'épanouissement du colonisé et que celui-ci s'oppose au colon. Il faut comprendre la nécessité que la mise ensemble d'éléments opposés tout comme la séparation d'éléments homogènes n'est possible que par la violence, l'explosion. L'unité et/ou la séparation ne peut s'établir que par la violence. L'explosion est une force interne dépendante de la contradiction. De fait, les antagonismes produisent des actions explosives pour aller à la mort du corps qui les abrite. Cette situation est vécue par les indigènes avec qui, « L'apparition du colon a signifié mort de la société autochtone, léthargie culturelle, pétrification des individus. Pour le colonisé, la vie peut surgir que du cadavre en décomposition du colon (Frantz F., 2002, p. 47) ».

Conclusion

L'apparition et le développement de la colonisation dans les espaces sociaux traditionnels, est marquée par des barbaries inouïes quotidiennes comme marque du colon. Cette brutalité, dévoile la juxtaposition des forces centrifuges opposés qui dérègle le système colonial. La violence sera au sommet de son art. Ce sera la croisée des chemins pour les différents enjeux coloniaux. En

réalité, l'espace politique colonial, bonifie le caractère politique de l'exploitation coloniale puisqu'il est le lieu de naissance des conflits et de leur promotion. Pour atteindre ses objectifs, la colonisation a recours à des appareils et des mécanismes de pression. Cependant, le caractère dialectique de la vie en société pose en face de ses attitudes, une réaction répulsive du colonisé. Ce qui paraît curieux dans cette situation est la justification commune que présente le colonisé et le colonisateur. Tous deux disent lutter contre la violence pour fonder chacun sa propre violence. Au final, la violence coloniale tient le colonisé et le colon dans un lien inextricable et donc de dépendance mutuelle. Elle les guide et leur donne des formes particulières à chacun.

Références bibliographiques

1. Adéodat Compère-Morel- Encyclopédie socialiste, syndicale et coopérative de l'internationale ouvrière, 1972.
2. Balandier (G), Sociologie actuelle de l'Afrique noire, Paris, PUF, 1963.
3. Bancel (N), L'histoire difficile : esquisse d'une historiographie du fait colonial et postcolonial, in La fracture coloniale, Paris, La Découverte, 2005.
4. Benot (Y), Massacres coloniaux 1944- 1950, la IVe République et la mise au pas des colonies françaises, Paris, La Découverte, 1994.
5. Burke (E), Réflexions sur la révolution de France, Paris, Hachette, 1989.
6. Césaire (A), Discours sur le colonialisme, Présence Africaine, Paris, 1955.
7. Engels (F), "L'Algérie" in Marx-Engels, Textes sur le colonialisme, Moscou, Éditions du Progrès, 1977.
8. Frantz (F), Les Damnés de la terre, Paris, La Découverte, 2002.
9. Mamdani (M), Citoyen et sujet : l'Afrique contemporaine et l'héritage du colonialisme tardif, trad. J. Copans, Paris, Karthala, 2004.
10. Marx (K), Grundrisse, t. 1, Paris, Éditions Sociales, 1980
11. Marx (K.), Manifeste, 1970, Paris, Editions Sociales.
12. Marx (K), La Genèse du capital, Moscou, Éditions du Progrès, 1978.
13. Mbembe (A), « La République et l'impensé de la race » in La fracture coloniale, Paris, La Découverte, 2005.
14. Rochet (W), L'avenir du Parti communiste français, Éditions Sociales, 1970.

15. Rosenthal (M), Les problèmes de la dialectique dans Le Capital de Marx, Paris, Éditions Sociales, 1959.
16. Sartre (J.P), Préface in Le Portrait du colonisé/Portrait du colonisateur de Albert Memmi, Paris, Poche, 2002.

Webographie

Raphaëlle Branche, « La violence coloniale. Enjeux d'une description et choix d'écriture », Tracés. Revue de Sciences humaines [En ligne], 19|2010, mis en ligne le 30 novembre 2012, consulté le 03 janvier 2014. URL : <http://traces.revues.org/4866> ; DOI :10.4000/traces.486